

Mémoires d'un seigneur de la mondialisation

Poincaré Cicéron

Poincaré Cicéron

Mémoires d'un seigneur
de la mondialisation

© Poincaré Cicéron, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-2678-9



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Je dédie ce livre à tous les médiocres et pusillanimes que j'ai rencontrés.
La peur de leur ressembler m'a permis de progresser quelque peu. D'une
manière plus classique, je le dédie aussi aux belles rencontres que la vie
m'a offertes.*

I

Alors que la pluie battante s'écrase sur les fenêtres de notre immeuble implanté dans le quartier d'affaires de la Défense, le directeur général de notre puissante multinationale nous expose avec menus détails son nouveau plan de bataille pour améliorer notre bénéfice. Son visage sirupeux se déforme davantage lorsqu'il souhaite mettre en exergue un point important dans son discours en articulant comme un sociétaire de la comédie française. Chacun sait qu'il reprend les grandes lignes d'un rapport rédigé par deux jeunes stagiaires qui caressent l'espoir d'obtenir un CDD et pourquoi pas, soyons fous, un CDI. Son discours ronronne autant que nos estomacs gavés par les agapes que nous autorisent nos rémunérations de seigneurs de la mondialisation. Pour nous, elle est indiscutablement heureuse.

La petite musique s'interrompt brusquement lorsqu'il peine à déchiffrer les notes qu'il n'a pas écrites. Il balbutie au point qu'on a le sentiment d'écouter un rappeur. Le petit robot qu'il est devenu se reprogramme et il finit rapidement sa présentation puis se tourne vers nous afin d'avoir notre avis. En réalité, il attend notre approbation d'hommes assis et le pseudo débat qui suivra aura comme seul objectif de justifier nos émoluments 150 fois supérieurs aux smicards de notre entreprise. Avec un indéniable talent, nous faisons semblant de réfléchir voire d'hésiter alors que la décision finale est connue d'avance.

Avec la certitude du vainqueur et la pédanterie qu'il affectionne, il nous interpelle : « je soumets ce plan à votre sagacité intellectuelle ». Sans savoir pourquoi, je réponds spontanément : « ne parlons pas des absents ».

Je suis tellement surpris d'avoir prononcé cette phrase que j'ai le sentiment qu'elle résonne dans ma tête comme un écho. Pourquoi jouer au rebelle alors que j'ai vendu mon âme au système depuis longtemps. Je l'ai d'ailleurs vendue à un bon prix qui allège allégrement le poids de mes renoncements.

Depuis des années j'ai compris que pour réussir, il faut être fort avec les faibles et faible avec les puissants. Pourquoi m'opposer soudainement à notre grand manitou ? Il est irréaliste de vouloir enfourcher la monture de Don Quichotte après de nombreuses années passées dans l'âme étriquée de Sancho Pança.

Je suis tétanisé pendant que mes collègues me regardent bouche bée. Il me serait facile de marquer au fer rouge leur hypocrisie mais j'opte rapidement pour la stratégie du repli de l'escargot qui rentre dans sa coquille. Je rougis et j'expose ma contrition publiquement. Cela ne semble pas suffire à notre grand manitou qui d'une voix cinglante me dit : « si vous avez oublié vos neurones à votre domicile ce matin, il est encore temps d'aller les chercher ».

Je souris bêtement en laissant passer l'orage. E. Kant défendait un impératif moral qui consiste à faire passer ses principes avant ses intérêts. Depuis de nombreuses années, je fais l'inverse pour le plus grand profit de mon positionnement au sein de la stratification sociale. Je ne suis pas un sale type mais un pusillanime et parfois un lâche. Je n'ai pas l'étoffe d'un tyran mais les tyrannies militaires ou économiques ne peuvent pas exister sans la servitude volontaire et l'opportunisme de personnes comme moi. Au sein de notre multinationale, j'ai accédé à d'importantes responsabilités et je fais désormais partie de la caste des seigneurs de la mondialisation.

Ceux qui m'entourent en font également partie. Adrien, le plus âgé, me regarde avec un œil torve et la bouche plissée comme par dégoût. Il est le pire d'entre nous. Avec sa petite barbichette et son visage anguleux, il incarne physiquement le rôle du traître dans les films de cape et d'épée de notre jeunesse. Incapable de réussir grâce à des qualités personnelles car il n'en a pas, il le fait en détruisant le travail des autres ou en le pillant.

En réunion, il est un adepte du verbiage issu du management moderne : pilotage, démarche horizontale, projet transversal. Il adore obtenir des tableaux de bord pour savoir si les autres travaillent sans jamais se demander ce qu'il apporte lui-même à notre entreprise. Il me fait penser à une souris qui court dans une cage : beaucoup de mouvements qui ne

permettent pas d'avancer.

Véritable petit Fouquier-Tinville de notre époque, il semble être étonné que je lui apporte ma tête sur un billot. Son ascension au sein de notre multinationale est due pour l'essentiel à son goût de l'intrigue. Il a une seule ligne directrice : sa carrière. Il a pris soin d'accumuler de nombreux dossiers sur tout le monde. Selon les circonstances et son intérêt, il fait fuiter les informations.

Il me rappelle ces fonctionnaires du gouvernement de Vichy qui, à partir de l'année 1942, gardaient dans leur coffre deux dossiers : le premier contenait leurs actions en faveur de la résistance et le second leurs actions en faveur de Pétain et des allemands. Selon les jours, ils pouvaient sauver des personnes de la déportation ou à l'inverse faire un excès de zèle en ajoutant sur les listes des personnes que les allemands n'avaient pas exigées. Ils attendaient la fin de la guerre pour savoir quel dossier brûler. La roulette russe devient sympathique lorsqu'on enlève la balle.

Adrien a un véritable talent pour demander et obtenir des avantages personnels en invoquant l'intérêt de l'entreprise qu'il définit trop souvent à sa guise grâce à ses dossiers. Il aurait fait un excellent agent de la stasi ou de la gestapo. Il cumule les titres avec les rémunérations afférentes. Egalement, il demande régulièrement un droit de regard sur les activités des autres en excipant la nécessité d'une action coordonnée. Bien entendu, il ne supporte aucune immixtion dans ses attributions au nom du respect de sa souveraineté. Il est l'archétype de l'homme de pouvoir. Il se sert de ses ennemis en les construisant de façon à les rendre plus critiquables, plus indéfendables. Il transfigure leurs propos afin de mieux les abattre. Il semble porter en lui le deuil de l'idéalisme humain. Diderot disait que l'homme est un composé de petitesse et de grandeur. Chez Adrien, on cherche en vain un grain de grandeur. Même avec une loupe, on ne le perçoit aucunement. Au sein de mon service, il n'a plus l'occasion de trahir car désormais personne ne lui fait confiance.

Lors des pauses café, il nous raconte sa passion pour les dirigeables. C'est peut être le seul moyen qu'il a trouvé pour prendre de la hauteur.

Incapable de mettre de l'eau dans son vin, il y verse au contraire du cyanure pour les autres. Il se nourrit du conflit avec son prochain. Cela lui permet peut être de masquer la vacuité de son existence.

Le tribunal qui m'entoure est aussi composé de ma collègue Virginie qui à l'inverse d'Adrien suscite au premier abord la sympathie. Elle est avenante avec son beau sourire et son brushing toujours impeccable. Ses lunettes semblent avoir comme fonction de lui donner un air intelligent que la nature ne lui a pas offert.

Elle m'avait accueilli chaleureusement dans notre entreprise. Son accent du sud vous plonge dans les romans de M. Pagnol. On a le sentiment d'entendre les cigales. À la vérité, il faudrait plutôt la comparer à une vipère car elle rampe face aux puissants comme les larves et son venin est inépuisable. Avec le temps, j'ai compris qu'elle ne gagne pas à être connue.

Elle a l'atout de retenir très rapidement des procédures complexes. Il est vrai que son cerveau contient beaucoup de vide pour le faire. Le savoir étant une source de pouvoir, ses connaissances techniques lui offrent un avantage même si ses capacités d'abstraction sont limitées. Dans le monde professionnel, nous sommes absorbés par beaucoup de choses inutiles et cela au détriment de l'essentiel. Pour elle, l'inutile devient l'essentiel. Sa culture générale est également affligeante car lorsqu'on lui parle du rouge et du noir, elle pense plus à la chanteuse Jeanne Mas qu'à Stendhal.

Malgré un tel pedigree, elle a accédé à un poste important au sein de notre multinationale. Elle est abordable pour les hommes qui mettent le prix requis pour monter à son abordage. Surtout, elle a le talent des courtisans dont le profil a parfaitement été décrit par Montesquieu : « l'ambition dans l'oisiveté, la bassesse dans l'orgueil, le désir de s'enrichir sans travail, l'aversion pour la vérité, la flatterie, la trahison, la perfidie, l'abandon de tous ses engagements, le mépris des devoirs du citoyen, la crainte de la vertu du prince, l'espérance de ses faiblesses, et plus que tout cela, le ridicule perpétuel jeté sur la vertu ».

Les hommes de pouvoir ont besoin de séides pour leur permettre d'atteindre leurs fins. Le courtisan est opportuniste et il sait se rendre

disponible pour faire le nombre lors des réunions importantes. Un homme de pouvoir sait que l'on ne peut pas réussir sans avoir des « porte flingues » à son service. Ils sont utiles pour accéder au pouvoir et ensuite le garder. Au-delà, ces personnes n'apportent rien ou pas grand-chose à l'organisation qui les rémunère. Virginie a un passé politique qui fait d'elle une Machiavel aux petits pieds. Avant les réunions importantes, elle a comme mission d'influencer certains votes afin d'obtenir une majorité pour le grand manitou. Bien entendu des contreparties seront octroyées aux laquais qui ont obtempéré.

Trop de personnes confondent le compromis avec la compromission. Il s'agit pourtant de deux notions bien différentes. Virginie excelle dans l'art de corrompre. Ainsi, certaines réunions n'ont aucun intérêt car la décision finale a déjà été prise en amont dans l'ombre des couloirs. Bien entendu, lors de la réunion, elle maintient un faux suspense avec un talent d'actrice de MJC.

Elle ne peut laisser mon dérapage impuni. Si les soumis se rebellent le système ne fonctionne plus. En conséquence, elle m'insulte avec véhémence. Je ne réponds pas mais en écoutant son propos rageur je pense à C. De Peyssonnel qui disait des courtisans : qu' « ils flattent, ils caressent, ils encensent le favori ; ils méprisent, ils insultent, ils accablent le disgracié avec une égale bassesse ». Aujourd'hui, j'ai le rôle du disgracié et je suis une cible idéale et facile pour notre snipeuse en col blanc.

En résumé, Virginie est capable du pire comme du meilleur mais c'est dans le pire qu'elle est la meilleure. Elle le prouve une nouvelle fois.

Une fois son venin craché, notre vipère se tait enfin avec la satisfaction du devoir accompli. Elle a de nouveau rampé avec talent aux pieds du grand manitou et elle livre mon scalp en guise d'allégeance.

Finalement, le grand manitou décide de passer à un autre point de la réunion pour ma plus grande satisfaction. Je ne regrette pas ma passivité en pensant aux privilèges que m'offre mon statut de seigneur de la mondialisation. Ce soir, je partirai comme toujours vers 19H30. Cela ne signifie aucunement que je suis débordé mais il s'agit simplement de le

laisser penser. Ensuite, j'irai dans l'un des meilleurs restaurants de Paris manger d'excellents mets. Par ailleurs, je fais partie de ces hommes qui considèrent que le courage relève souvent de la bêtise.

Déjà petit, je tournais la tête lorsque l'un de mes camarades se faisait frapper par un caïd. J'appréciais simplement de ne pas être concerné. Je considère que l'indifférence aux malheurs des autres est une source de bonheur. Je sais que si tout le monde raisonne comme moi, le système ne peut pas fonctionner mais j'espère que mon prochain ne me ressemble pas.

Certes, j'ai lu Stendhal qui disait que les tyrans ont toujours raison, ce sont ceux qui leur obéissent qui sont ridicules. Pourtant, je n'ai jamais déchiré ma carte du parti des lâches car elle m'a ouvert beaucoup de portes. À défaut de pouvoir lutter contre ma lâcheté, j'ai choisi de la justifier. Je l'ai même théorisée.

Ainsi, lorsque je me promène dans les rues de Paris avec des amis, je leur dis que nous vivons dans l'une des plus belles villes du monde qui a été sauvée par la politique du gouvernement de Vichy. Si la France avait continué le combat, Paris aurait été englouti par le feu nourri de la luftwaffe. Il s'agit d'une présentation spécieuse mais peu m'importe car la vérité n'est pas mon port de destination. Au surplus, j'esquive les points importants. Par exemple, j'omets de préciser qu'une capitulation, et non pas un armistice suivi d'une collaboration, aurait permis à la France de se doter légalement d'un gouvernement en exil.

L'esprit de Munich est en moi. Dans la même veine, je considère que la poignée de main entre Hitler et Pétain à Montoire, ainsi que la politique qui en découla, étaient la moins mauvaise solution. Pour justifier la lâcheté, j'invente un accord implicite entre Pétain et De Gaulle afin de berner Hitler. Je présente la collaboration comme un moindre mal même si je n'utilise pas le terme car il est sulfureux.

Je connais l'importance des mots dans une démonstration et je parle « d'une complémentarité entre le bouclier Pétain et le glaive De Gaulle ». La formule est belle mais elle est fausse selon la majorité des travaux des historiens. Je feins de l'ignorer car je suis un manipulateur. Ma